FRANCIS JAMMES 1868–1938

Le poète et sa femme — Acte troisième, scène II

Il est cinq heures après midi. Les volets de la maison sont clos. Le chœur est vêtu de sombre. Il se tient au bas du perron et semble écouter ce qui se passe à l'intérieur.

Première jeune fille

Ils veillent leur enfant qui, au milieu du jour,
fut piqué par une vipère,
cependant qu'il dormait tranquille et que l'amour
semblait déborder de la terre.
C'est ainsi, ô mes sœurs ! que rien ne fait prévoir
ce qu'est la fin d'une journée.
Tout semblait si riant qu'il semblait que ce soir
dût être une autre matinée.
Maintenant le silence entre dans la maison.
On n'entend plus comme une abeille
le baiser parcourir la chambre, ni le son
du bercement de la corbeille
où repose l'enfant qui est évanoui…
Denis, lui, s'est agenouillé.
Hélas ! Il est de ceux qui donnent à la vie
trop de rêve pour résister.
Lucie, elle, est debout, qui verse dans un verre
les poisons qui doivent guérir.
Elle est comme une lionne et ne veut pas, ô mères !
que son enfant aille mourir.

Deuxième jeune fille

Que le jardin est triste, ô mes sœurs, aujourd'hui !
Les abeilles sont délaissées.
Denis n'est pas venu, tel qu'un faune masqué,
surveiller les neuves couvées.

Première jeune fille

C'est ainsi qu'un malheur est suivi d'un malheur,
et c'est d'une beauté sacrée
de le voir qui s'étend de l'âme de la sœur
à l'âme des sœurs bien-aimées.

La ruche est une amie, la vigne est une amie :
aussi la vigne souffre-t-elle,
comme l’abeille, que l’enfant soit évanoui
sous une piqûre mortelle.
Les jeunes filles du chœur s’agenouillent devant la maison.